



(Sylvain Bordesoules pour Le Temps)

Jacqueline Burckhardt a reçu le Prix Meret Oppenheim 2024, Grand Prix suisse d'art, qu'elle a contribué à créer en 2001, alors qu'elle présidait la Commission fédérale d'art. La curatrice, qui a fait figure de bonne étoile pour de nombreux artistes, dévoile ici sa propre Pléiade

Elisabeth Chardon

C'est encore l'été. Jacqueline Burckhardt nous reçoit sur sa terrasse, au sommet d'un immeuble du vieux Zurich, à deux pas du Cabaret Voltaire. Sous le ciel bleu, elle va nous parler des personnes qui illuminent son firmament. Mais elle tient d'abord à se souvenir de la façon dont elle a appréhendé le ciel dans son enfance.

«J'ai vécu en Suède où en hiver les nuits sont très longues. Nous habitons en dehors de Stockholm, le ciel était immense. J'ai beaucoup regardé les étoiles et imaginé une vie là-haut. Puis nous sommes allés à Rome et c'était l'opposé. Ma mère nous emmenait visiter les sites archéologiques et j'imaginai ce qu'il y avait sous la terre. Ce sens de la verticalité m'est resté. Pour moi, le temps se développe à la verticale, ce qui a été continué d'exister dans nos mémoires. Ce n'est pas un poids, c'est un soutien, comme un repère qu'on peut toujours aller consulter.»

De son enfance cosmopolite, due à la carrière diplomatique de son père, elle évoque encore ses grands-parents maternels, sa nounou bernoise. «Mais pour moi, ce sont plutôt des amours que des étoiles. Adulte, quand je commence à travailler plus consciemment sur mon orientation dans la vie, là seulement commencent les étoiles et mes modèles», explique-t-elle en ouvrant *My Commedia dell'Arte* (Editions Patrick Frey, 2024).

Cette forme originale de biographie est structurée autour de discussions menées pendant le covid avec Juri Steiner, aujourd'hui directeur du MCBA à Lausanne. «Toutes mes étoiles sont dans ce livre.» Et elle montre une page où sont regroupées des photographies de femmes, avec pour légende: «Mes héroïnes à Rome au début des années 1970.» Il y a là les actrices Anna Magnani, Sophia Loren, Silvana Mangano... Mais aussi deux visages moins célèbres.

Licia Vlad Borrelli et Laura Mora, les enseignantes romaines

«J'ai beaucoup aimé étudier à l'Istituto Centrale per il Restauro à Rome. Licia Vlad

Borrelli était la cheffe de l'archéologie, une femme élégante. Elle transmettait sa passion en prenant au sérieux les étudiantes ignorantes que nous étions. Laura Mora était la cheffe restauratrice, et, en la regardant travailler, on comprenait le chemin qui nous séparait d'elle, un peu comme un jeune pianiste regarderait jouer Martha Argerich.

«Meret Oppenheim a toujours suivi sa propre voie. Elle savait surmonter les difficultés grâce à son humour»

L'institut, qui avait la tutelle des biens culturels mobiles et immobiliers en Italie, était né sous le fascisme et, pourtant, son premier directeur, Cesare Brandi, était un homosexuel socialiste. Il a défini la restauration comme une activité critique sur laquelle la pratique doit reposer et ces deux femmes avaient appris auprès de lui.»

Kurt W. Forster, le mentor

«Il est mort en janvier. Il était l'un des plus grands historiens d'art et d'architecture de ces dernières décennies et la personne la plus importante dans mon apprentissage de l'histoire de l'art. Il a enseigné à l'École polytechnique fédérale de Zurich mais il a surtout travaillé aux États-Unis, où sa vaste culture humaniste était reconnue.

Pour la préparation de ma thèse, je suis allée le voir à Rome, où il dirigeait alors l'Institut suisse tout en enseignant à Stanford. Il m'a heureusement proposé d'étudier Giulio Romano, le meilleur élève de Raphaël et son successeur, un génie universel qui m'a complètement fascinée. Peintre, ingénieur, Giulio Romano est aussi l'architecte du Palazzo Te à Mantoue.

Kurt W. Forster était proche d'Ernst Gombrich, qui, le premier, a remis en lumière Giulio Romano. Il était aussi très lié au contemporain. C'était un grand connaisseur et ami de Frank Gehry et Peter Eisenman. Premier directeur du Getty Research Institute à Los Angeles, il m'y a invitée lorsqu'on préparait une exposition sur Giulio Romano à Mantoue. Dans son institut, il tissait des liens entre les gens de différentes disciplines, comme Edward Ruscha et Dennis Hopper ou Leo Steinberg et Gisèle Freund.»

Meret Oppenheim, l'esprit libre

«Pour le Prix Meret Oppenheim, j'ai souhaité être photographiée et filmée dans la maison familiale de l'artiste au Tessin. Dans les années 1980, nous étions tout un groupe de jeunes qui lui rendions visite à Carona, l'été. J'y ai restauré des tableaux avec elle, les siens et d'autres.

La première fois que j'ai vu cette femme charismatique, c'était lors d'un vernissage de Niki de Saint Phalle à la fin des années 1960 à Zurich. Je ne savais encore rien de son art. Puis en 1975, j'ai visité sa rétrospective à Winterthour. J'étais fascinée par l'énergie existentielle de son œuvre surprenante et multiforme. Je l'ai surtout connue quand mon amie Bice Curiger a fait sa monographie, parue en 1982. Comme j'avais de la place, elles se sont installées chez moi pour travailler et, le soir, j'échangeais avec elles. Ainsi, j'ai commencé à entrer dans l'univers de cette artiste, qui a toujours suivi sa propre voie. Elle savait surmonter les difficultés grâce à son humour.»

Laurie Anderson, l'universelle

«Je l'ai rencontrée pour la première fois en 1980 à la Biennale de Venise. Sa performance à l'église San Lorenzo m'a bouleversée par sa complexité hypnotisante. Nous avons travaillé ensemble avec les architectes Stürm & Wolf à Expo.02 pour le pavillon de la Confédération, à Yverdon, sur le thème «Qui suis-je?», une expérience immersive dans les quatre éléments. A l'extérieur, c'était comme une immense motte

Parcours

Jacqueline Burckhardt a été formée à la restauration d'art à Rome avant une thèse de doctorat en histoire de l'art à Zurich. Elle a d'abord œuvré sur de nombreux chantiers de restauration en Europe et a travaillé au Kunsthaus de Zurich comme restauratrice et curatrice pour des programmes de performances. Elle a été, de 1984 à 2017, cofondatrice et rédactrice de «Parkett», une revue d'art qui a été un relais entre les deux côtés de l'Atlantique et bien plus encore. Elle a aussi été curatrice de l'art in situ du campus Novartis à Bâle de 2005 à 2015, ou encore a dirigé la Sommerakademie du Centre Paul Klee de 2008 à 2016.

de terre carrée, avec toutes les strates apparentes. A l'intérieur, il y avait de l'eau et une plateforme où les gens s'allongeaient et se retrouvaient projetés au plafond dans les images et la musique de Laurie.

Elle et moi partageons le même intérêt pour le ciel. En mai dernier, je suis allée avec elle à Bratislava écouter de grands scientifiques discuter de l'avenir extrêmement précaire de notre planète au Starmus Festival, qui lie les sciences et la musique. Là, elle a reçu la médaille Stephen Hawking et un astéroïde a été nommé en son honneur.»

Pipilotti Rist, l'inspirante

«En 1990, je l'ai découverte lors d'un jury pour des courts métrages appelés «Bulles d'utopie», liés aux 700 ans de la Confédération. Dans sa vidéo, elle allait à Helvetiaplatz à Zurich costumée en Helvetia et, avec de grands gestes, elle se déshabillait. Cet acte de libération et de mise à nu était intelligent, généreux, osé, c'était total. Elle a été la première directrice artistique, extrêmement inspirante, de l'Exposition nationale suisse de 2002. Comme Giulio Romano, Meret Oppenheim et Laurie Anderson, elle est une artiste de grande envergure internationale aux multiples talents.»

Sigmar Polke, l'alchimiste

«C'était un génie, une sorte de Faust, un alchimiste. Travailler avec lui m'a amené dans des dimensions insoupçonnées. En 2005, j'ai été invitée à faire partie du jury pour de nouveaux vitraux au Grossmünster de Zurich. C'est l'église où a prêché Zwingli et je tenais à ce que ce soit vraiment quelqu'un d'exceptionnel.

Nous avons choisi Sigmar Polke, même si un artiste comme lui ne présente pas un projet précis, car il développe ses idées pendant l'acte de création. Il était intéressé par la spiritualité, le mysticisme, les rituels... Il connaissait autant le bouddhisme ou le soufisme que la Bible. Je l'ai assisté pendant quatre ans dans l'élaboration du projet, ainsi que dans la recherche des tranches d'agate pour sept des 12 vitraux, et jusqu'à leur pose.»

Jacqueline Burckhardt feuillette encore *My Commedia Dell'Arte*. D'autres artistes y tiennent bonne place. Dans ces pages, il y a aussi son animal préféré, le poulpe, sa divinité préférée, Kairos, le dieu du juste moment. Bice Curiger, rédactrice en chef de *Parkett*, commissaire de la Biennale de Venise en 2011, directrice de la Fondation Vincent van Gogh à Arles, avec qui elle chemine depuis leurs études en histoire de l'art, y est très présente. «Bien sûr qu'elle est une étoile pour moi, mais un peu différente. Un vrai statut d'étoile implique un peu plus de distance.» C'est aussi pour des raisons de distance qu'elle marque une hésitation avant de citer un dernier duo stellaire.

Etel Adnan et Simone Fattal, les passeuses de Gilgamesh

«J'ai été fascinée par Etel Adnan et j'écris en ce moment sur Simone Fattal, sa compagne. Leur intérêt pour la culture antique du Moyen-Orient, qui est à la base de notre culture, pour l'épopée de Gilgamesh, qui nous a été transmise à travers les millénaires sur des tablettes d'argile, la combinaison d'art, de philosophie et de poésie qui est la leur, tout cela m'est proche. Simone Fattal est aussi archéologue, et elle a créé une maison d'édition qu'elle a nommée Post-Apollo Press, ce qui fait référence à Apollo 11 et aux premiers pas sur la Lune, qui marquent pour elle le début d'une nouvelle ère. L'art de ces deux femmes parle bien sûr du monde d'aujourd'hui, de la guerre, de l'écologie...» ■

«Sigmar Polke était une sorte de Faust»